

**Magdelaine-Andrianjafitrimo, Valérie (éd.)  
(2015). *Écrivaines de l'Île Maurice et de La Réunion.  
'Tisser des fils épars'*. Num. monogr., *Interculturel  
Francophonies*, 28, novembre-décembre, 311 pp.**

Anna Da Rozze

(Università Ca' Foscari Venezia, Italia)

Le numéro 28 de la revue *Interculturel Francophonies* s'occupe des écrivaines de l'Île Maurice et de La Réunion, appelées souvent « les îles sœurs » (9). Comme Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo nous le fait remarquer dans sa présentation, il ne s'agit pas d'une tentative de proposer « une catégorisation de genre non interrogée, 'les femmes' » et « une aire géographique et culturelle unifiée » (9), c'est-à-dire les deux îles de l'Océan Indien. Au contraire, cet ensemble d'articles vise à aborder la question des auteures par rapport à l'histoire, la politique et la mémoire de leur pays, suite aux effets de la diaspora et aux évolutions différentes qui ont caractérisé Maurice et La Réunion.

« Les femmes seraient la mémoire vive des populations, du lieu, d'une culture, d'un savoir » (75). La femme, cette 'mémoire vive' évoquée dans le troisième article du numéro par Sandrine Bertrand, a demeuré longtemps dans l'oubli, à cause autant de la mentalité misogyne du milieu littéraire des deux îles que du système patriarcal à la base de la société post-coloniale.

En effet, jusqu'à la fin du XXe siècle, les femmes n'étaient pas considérées autant que les hommes dans le panorama littéraire francophone de l'Océan Indien : les premières attestations de la présence d'écrivaines mauriciennes, par exemple, datent de 1978, par main de Jean-George Prosper (33), qui a consacré quelques mots à la présentation des auteures locales, en s'arrêtant aussi sur leur accueil en France. Malgré cette première tentative d'introduire des noms de femmes dans le patrimoine national de l'Île Maurice, l'acceptation de la voix féminine reste souvent un but encore lointain et difficile à atteindre.

Si le contexte oppressif et marginalisant pour les femmes, typique de la société post-coloniale, est un aspect commun aux deux îles en question, il faut bien se méfier de toute théorie qui voudrait assimiler le destin de Maurice et celui de La Réunion. Tandis que la première île est indépendante depuis 1968, la deuxième est devenue un département français en 1946, ce qui motive le fait que la production mauricienne ait « pris le pas très nettement sur La

Réunion » en faisant de Maurice « une patrie de la littérature francophone » (10), affirme la présentatrice du numéro. « En revanche », continue Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo, les auteures réunionnaises « ne jouissent d'une certaine aura que si elles quittent l'île » (10).

Dans la première section de ce volume, composée de trois articles et intitulée « Émergences » (31-92), on décrit la naissance de la littérature féminine dans les îles Mascareignes. Aliénées et méprisées, les femmes se consacrent d'abord aux genres littéraires « mineurs », comme la nouvelle, le conte et, enfin, la poésie, pour s'affirmer ensuite avec l'écriture de romans seulement entre la fin du XXe et le début du XXIe siècle (34). D'abord, la plupart des écrivaines croyait devoir « se reposer sur les hommes pour publier [ses] textes » (34) et être reconnue, souligne Vicram Ramharai, dans le premier article. C'est pour cette raison que les femmes éduquées « sont en quête au moins d'une égalité intellectuelle à défaut d'une égalité sociale » (37), conclut Ramharai. C'est seulement après la Première Guerre mondiale qu'on commence à voir circuler des textes écrits par des femmes, les « pionnières » (58) de la littérature féminine à Maurice : cependant, il s'agit encore d'une production 'blanche' et bourgeoise, animée par un esprit francophile, privilégiant l'assimilation à la culture française, plutôt que l'affirmation d'une identité mauricienne.

Suite à une deuxième génération d'écrivaines - la « génération de transition », représentée par le roman de Marie-Thérèse Humbert *À l'autre bout de moi* en 1979 (56) - nous arrivons à une troisième génération, caractérisée par l'œuvre de Nathacha Appanah et, surtout, d'Ananda Devi. Contrairement aux auteures précédentes, ces dernières cherchent à démystifier les stéréotypes à la base de la mentalité coloniale et post-coloniale, en proposant des personnages féminins qui essaient de bouleverser le système patriarcal et dépasser ses bornes.

La première partie de ce volume se termine avec un article sur La Réunion de Sandrine Bertrand, qui analyse les rapports entre le surnaturel et la mémoire dans l'ouvrage de Marguerite-Hélène Mahé *Sortilèges créoles, Eudora ou l'île enchantée* (1985). Riche en images stéréotypées, ce texte se présente en tant que mélange d'histoire et légendes, raconté par des voix féminines qui s'alternent l'une à l'autre, en parcourant un passé marqué par la violence et les horreurs de l'esclavage. L'auteure de cet article remarque l'ambiguïté du rôle de la protagoniste au sein de la société post-coloniale : malgré son appartenance aux groupes dominants, elle se voit toujours obligée de suivre certaines normes sociales, garantissant sa soumission aux hommes.

La deuxième section de la revue, « Politiques des corps : genres et nations » (93-156), est organisée en trois articles centrés sur l'histoire de l'île Maurice.

Nous avons déjà souligné la différence fondamentale qui a nettement séparé les destins des deux îles : si Maurice a progressé dans son itinéraire libérateur grâce à l'indépendance de 1968, la départementalisation de La Réunion « coupe les élans d'une parole de revendication » (19).

Mohit Chandna et Ashwiny O. Kistnareddy consacrent leurs articles aux voix engagées d'Ananda Devi et Nathacha Appanah, qui ont montré non seulement leur totale opposition au patriarcat, mais aussi la possibilité d'introduire en littérature des personnages masculins faibles, dont la virilité est fortement critiquée et amoindrie.

Profondément fragmentée dans une pluralité de communautés, organisées selon le système des castes, vers la fin du XXe siècle l'île Maurice est devenue l'une des patries de la littérature francophone : en particulier, l'écriture d'auteurs comme Appanah et Devi, ce « mouvement d'exploration, de tramage de fils épars » (13) – comme nous le suggère le titre même de ce numéro –, a exploré analytiquement les blessures encore ouvertes dans l'histoire d'un peuple divisé et en quête d'identité.

La troisième partie du volume est consacrée, justement, aux « Identités et mémoires : interculturalités ambiguës » (157-231). Composée de quatre articles – dont trois sur Maurice et un sur La Réunion –, cette section se penche sur la question de la diaspora dans les deux îles de l'Océan Indien, un phénomène traumatique qui a impliqué plusieurs groupes ethniques dans ces terres.

Les deux premiers articles analysent le drame des Chagossiens, décrit dans le docu-roman *Le silence des Chagos* (2005) de Shenaz Patel. Karel Plaiche et Markus Arnold nous accompagnent dans la reconstruction de la tragédie de ce peuple, longtemps occultée pour des raisons politiques. En effet, les habitants originaires de l'archipel de Chagos ont été expulsés de leur terre à partir de 1965, pour permettre la construction d'une base militaire américaine sur Diego Garcia, l'île principale. C'est grâce à cet accord secret des Britanniques avec les États Unis, écrit Karel Plaiche au début de son article (159), que Maurice a pu obtenir l'indépendance en 1968. La dislocation violente subie par les Chagossiens, extirpés de leur pays comme « 'travailleurs temporaires' mauriciens et britanniques » (160), n'est pas le seul événement diasporique tachant l'histoire de cette île. *Les Rochers de Poudre d'or* de Nathacha Appanah (2002) raconte les errances des travailleurs engagés indiens à la fin du XIXe siècle vers Maurice. Une fois quitté l'Inde, les figures diasporiques doivent se confronter avec la violence d'un presque-esclavage, l'exploitation des noirs de la part des maîtres, dans une « société coloniale aux fortes hiérarchies et tensions ethniques » (183). De cette façon, Appanah propose une confrontation entre les anciens esclaves africains et la nouvelle génération d'esclaves indiens, en remettant en jeu la question identitaire et ses interrogations principales.

Le seul article à caractère réunionnais de cette partie, étudie le processus de prise de conscience de l'identité diasporique dans les communautés issues de l'immigration, à travers l'analyse des *Fous de Bhowani* et *La maison de Wencheng* de Monique Agéonor, regroupés dans le recueil *Cocos-de-mer* (2000).

Avec cette écrivaine le drame du déracinement prend une tournure nouvelle, voire positive : malgré la douleur provoquée par leur soudaine

perte de racines et d'identité, ses héroïnes indiennes et chinoises voient dans leur dislocation le symbole d'une réinvention personnelle. Bénédicte Mauguière remarque cet aspect novateur notamment dans *La maison de Wencheng*, où, en décrivant la communauté chinoise réunionnaise, Monique Agénor abandonne définitivement ce que Freud appelle la « mémoire traumatique » – qui est vécue comme un « deuil inachevé » (205) –, pour la tourner en « mémoire exemplaire » (207) qui, au contraire, permet la transformation du deuil dans une tentative – dont la réussite n'est pas toujours partagée (209) – de créolisation.

Pour conclure, la quatrième section du volume prend le titre d'« Interconnectivités » (233-99). Composée de deux articles et d'un entretien – tous concernant l'île Maurice – la dernière partie de ce numéro d'*Interculturel Francophonies* touche la complexité des rapports à la base de toute définition identitaire. En particulier, comment pourrions-nous parler d'identité mauricienne fixe, dans une société qui est si profondément divisée par les castes, les richesses et les préjugés de la couleur ?

En opérant une synthèse entre la conception d'identification polymorphe d'Ella Shohat et la notion d'identification vue comme processus en perpétuelle évolution, proposée par Stuart Hall, Ananda Devi et Nathacha Appanah ont mis en discussion l'idée traditionnelle d'appartenance et d'identité. À travers l'histoire de leurs personnages, ces auteures cherchent à dépasser les frontières culturelles et nationales qui nous limitent dans des définitions rigides, en faveur d'une identité transnationale, celle des « non-appartenants » (248).

La rencontre féminine racontée dans *Indian Tango* (2007), le neuvième roman de Devi, est l'un des exemples les plus frappants des conceptions d'identité et d'altérité avancées par l'écrivaine mauricienne. Grâce à cet ouvrage, l'auteure crée des rapports d'« affiliations polymorphes » (248) avec les gens que ses personnages rencontrent dans la rue : Devi redéfinit ainsi les notions d'étrangeté et d'appartenance, en montrant que, comme les êtres humains, le territoire – à qui on a l'habitude d'attribuer une position figée – est lui aussi sujet à des mouvements persistants.

De son côté, Appanah décrit dans *Le Dernier Frère* (2007) la mémoire d'une amitié sincère entre un garçon indo-mauricien et un Juif, qui ont eu la force de défier les barrières sociales. Les sentiments qui lient les deux jeunes finissent par les rapprocher de plus en plus, en supprimant, à leurs yeux, toutes les différences physiques et culturelles : c'est la défaite du pouvoir des préjugés en faveur de l'amour et de la notion d'humanité, un lien indissoluble parmi tous les hommes.

En abandonnant toute théorie qui voudrait considérer l'identité comme une entité stable et figée, Ananda Devi et Nathacha Appanah ont ainsi essayé de promouvoir une idée d'identité fondée sur la notion d'altérité, c'est-à-dire sur la prise de conscience de la réalité métisse qui caractérise le mosaïque ethnique de l'univers francophone.

Enfin, notre parcours dans l'histoire de la littérature féminine de l'Océan Indien se termine avec l'entretien entre Emmanuel Bruno Jean-François et l'écrivaine blanche d'origine mauricienne Eileen Lohka qui, après avoir obtenu une licence et une maîtrise en anglais, suivies d'un doctorat en France, s'est installée définitivement au Canada.

Dans ce colloque intime, on aborde notamment la question de la mémoire, le thème le plus cher à l'auteure francophone, qui débute sa carrière avec la publication de *Miettes et morceaux* (2005). Ainsi que l'évoque le titre du texte, il s'agit d'un recueil de « bribes de souvenirs, de réflexion, voire d'introspection [fragmentées] écrites à divers moments » (280) sous la forme de nouvelles et de poésies. À travers ce texte, elle a pu donner une voix à son « 'moi' profond » (281), qui risquait de se perdre à cause de l'éloignement de son île natale. Cependant, Eileen Lohka ne se limite pas à transmettre ses propres souvenirs, mais elle les inscrit dans un mélange avec la mémoire historique et collective de Maurice, dont la distance lui permet d'acquérir une sensibilité et une vision plus lucides sur la situation de l'ancienne colonie anglo-française.

Toutes les thématiques abordées dans les pages de ce volume – la position de la femme, la politique, la mémoire, la diaspora et la question identitaire – reviennent, comme des échos, dans cet échange final, avec la pesanteur d'une situation qui n'a pas encore vraiment évolué. En effet, malgré les parcours de libération et de prise de conscience que nous avons remarqués chez certaines écrivaines des 'îles sœurs', l'espoir d'abattre les frontières issues de l'époque coloniale – le patriarcat et les préjugés de la couleur – apparaît encore comme un but utopique.

Ce numéro de la revue *Interculturel Francophonies* nous permet d'approfondir les questions caractérisant les littératures francophones de l'Océan Indien, leurs enjeux et leurs problématiques principales. Avec des articles à la fois historiques et littéraires, les auteurs nous illustrent les obstacles fondamentaux qui ont 'ralenti' le chemin des femmes, ainsi que les tares qui, encore aujourd'hui, renferment ces îles dans une mentalité coloniale.

Là où la politique et le gouvernement d'un pays ne sont pas encore prêts à opérer des changements en faveur de la cohésion des peuples et de la suppression des barrières sociales, la littérature peut – et devrait – s'engager : en tissant ses 'fils épars', les auteur(e)s donnent leur contribution active dans cette grande opération d'unification, de transmission de la mémoire et de l'histoire de leur terre – même lorsqu'il s'agit d'ouvrir des anciennes blessures restées longtemps cachées. La relation intime et silencieuse qui s'instaure entre l'écrivain et son lecteur participe de cette tentative d'interconnectivité globale, que Eileen Lohka résume par ces mots :

J'aime croire en la complicité de mon lecteur, en son attitude active et engagée, en son ouverture et son désir de créer, lui aussi, cette interconnectivité qui fait la force de la littérature. (299)

